Un autel pour Visconti

Catherine Jordy

Visconti en 2004 © Droits réservés

Depuis que je l'ai adopté, quand il était tout petit et qu'il tenait dans le creux de ma main, ma hantise a été de perdre Visconti. Ce magnifique chat Sacré de Birmanie était un rêve : il arrivait après plusieurs Européens, si joliment qualifiés de « gouttière ». J'avais enfin le chat qui m'avait tant frappée quand je parcourais, enfant, de nombreux livres sur les félins. De toutes les familles de chats, ceux qui faisaient partie de cette catégorie me plaisaient le plus. Merveilleux masque sombre encadrant des yeux azur insondables, mystérieux et intelligents, fourrure soyeuse et douce, caractère affirmé mais à forte sociabilité, fidélité et comportement presque canin, les descriptions en faisaient le chat idéal.

Et ma petite boule de poils correspondait en tous points au tableau excessivement flatteur des ouvrages spécialisés. Un peu comme lorsque l'on pose la dernière pièce du puzzle qui, exceptionnellement, n'a pas été engloutie par l'aspirateur et s'emboîte parfaitement. Un vrai bonheur. Restait la peur sourde de la perte, dans tous les sens du terme. Et ces craintes se sont concrétisées par des coups de sang et poussées d'adrénaline très tôt.

À peine arrivé dans mon nouvel appartement – encore en pleine installation –, sevré et âgé de trois mois, le chaton a disparu. Seul mon bureau et ses rayonnages étaient rangés, prêts à m'accueillir pour y travailler, les autres pièces encore remplies de cartons et de camarades juchés sur des échelles ou des escabeaux, pinceaux en main, bateaux en papier sur la tête (non, pour ce dernier détail, je confonds avec la fin du *Sauvage* et le couple Deneuve/Montand…).

À mon annonce affolée claironnée à la ronde après une éternité à chercher – en fait, le temps de faire le tour minutieux de l'appartement –, l'alerte a été lancée d'une voix de stentor impérieux par mon très esthétique petit ami de l'époque : « Plan rouge ! Visconti est perdu, tout le monde s'arrête dans ses activités et se met à sa recherche ». Hélas, malgré une prise en main vigoureuse des opérations de l'optimiste décidé, aucun résultat heureux ne s'est concrétisé, laissant croître une angoisse de plus en plus insupportable.

Catherine Deneuve dans *Le Sauvage* de Jean-Paul Rappeneau, 1975 © Droits réservés

C’est là que j’ai rencontré pour la première fois mes voisins de palier. Je m’étais décidée à aller frapper à leur porte et deux très beaux garçons m’ont ouvert. Non, ils n’avaient rien vu, mais ont tout de suite été concernés par mon désarroi et se sont joints aux explorations. Un bon point pour eux et nos relations à venir… En désespoir de cause, après une éternité de perquisitions très poussées et inutiles, commentaires avisés de copains à l’appui (« il doit être tombé par la fenêtre et s’est caché dans un coin de la cour pour agonir »), il a fallu se rendre à l’évidence : le chaton n’était nulle part, dans aucun des recoins les plus reculés et improbables de l’immense cour et de ses dépendances.

Visconti © Catherine Jordy

De guerre lasse, j’ai alors décidé de faire une tentative de la dernière chance, en poussant tous les livres de la bibliothèque de mon bureau vers le fond, pour supprimer tout espace entre eux et le mur, des fois que le petit chat se dissimulerait dans l’interstice, chose tout à fait invraisemblable. Au bout de quelques centaines de livres propulsés en arrière, le mouvement était devenu mécanique et le même petit bruit de claquement sec se répétait inlassablement, quand tout à coup, je rencontrai un peu de résistance, tout en continuant l’opération, jusqu’à ce que l’information arrive à la partie active de mon cerveau. En retirant le livre qui ne voulait pas se loger contre la paroi du compartiment, je découvris une petite boule de fourrure, les yeux grands ouverts, avides d’interaction et de câlins …à ce que j’ai cru comprendre alors. Une fois lové dans les paumes de mes mains, Visconti s’est mis à ronfloter de bonheur, apparemment tout content d’avoir été enfin trouvé, mais le cœur battant la chamade devant l’émotion de celle qui, tremblante et pantelante, le tenait comme une porcelaine de Chine, entourée d’humains attendris et soulagés.

Bureau © Catherine Jordy

Ce n’est que bien plus tard que j’ai enfin compris grâce aux leçons de Watson qu’il existait deux types de chats, comme ont pu le constater la plupart des amoureux des tigres de salon : ceux qui aimaient courser et les autres qui préféraient se faire courser. Enfin, il existait aussi une variante : les félins plus calmes qui préféraient jouer à cache-cache. Visconti, très snob, conscient de son rang et économe de mouvements a, en toutes circonstances, réfléchi posément avant d’avancer une patte gantée devant l’autre, préférant s’installer confortablement là où il ne serait pas dérangé, pour se livrer à son sport favori : la sieste d’observation. Cela dit, ce Sacré était aussi un remarquable joueur de foot ; il fallait cependant lui envoyer la balle à portée de patte. Tout moi ! J’étais une excellente joueuse de tennis quand la balle arrivait, dans l’axe, à distance idéale de mon tamis.

La folle de chats : hauts et bas

Gaspard © Catherine Jordy

Visconti avait bien grandi et s'était lié d'amitié avec Gaspard, le beau chat noir et blanc qui adorait trôner sur le piano de l'oriental voisin, appelons-le par discrétion Sherlock, et de son compère Watson, mes deux charmants voisins. Nous avions réciproquement les clés de nos deux logements et les chats faisaient de longues cavalcades éperdues qui se terminaient en glissades sur le palier, portes et fenêtres grandes ouvertes. Pas de crainte à avoir pour les fenêtres, elles donnaient sur une marquise où Visconti et Gaspard ne s'aventuraient que sur les parties sécurisées et notre palier, ravissant, était bordé de fenêtres églomisées encadrant une porte qui permettait de s'isoler du couloir.

Combien de fois ai-je ensuite cherché Visconti dans cet appartement et le logement suivant, donnant également sur une cour, où je laissais le petit fauve divaguer ? Je n'avais pas le cœur de le contraindre à rester dans mon seul intérieur, même si aucune porte (y compris celle des armoires) n'y était jamais fermée. Il me semblait qu'il lui fallait un semblant de liberté et la porte d'entrée restait béante dès les beaux jours ainsi que sur demande. Très complice, Visconti m'a fait la grâce de ne jamais quitter l'espace de la cour, même quand les portes cochères laissées ouvertes par de distraits visiteurs non encore avertis auraient permis sans peine des échappées vers l'inconnu. Que de stress épargnés, si j'avais pu connaître ces limites territoriales que mon petit prince s'était lui-même fixées !

Le ridicule ne tuant pas, j'ai survécu à mes recherches en manteau enfilé frénétiquement sur la chemise de nuit, échevelée, teint brouillé et la tête en vrac, fouillant les poubelles ou lorgnant dans les soupiraux dans tout le quartier, interrogeant, l'œil hagard, les éboueurs, les livreurs ou le facteur, les années passant n'arrangeant rien à l'incohérente logique de mes investigations éperdues. Heureusement, le chat fugueur, qui devait se dire à part lui que sa compagne de logement était bien bête et peu douée pour le colin-maillard, ce farceur à moustaches et queue en panache avait le bon goût de toujours réapparaître avant que ne soient collées des affiches dans tout le secteur.

Visconti et Seetha sur la marquise © Catherine Jordy

L'une de ses escapades les plus remarquées (j'avais ameuté toute la cour) s'était terminée de fort drôle façon par l'arrivée de ma voisine qui tient un commerce au rez-de-chaussée, appelons-la le Hérisson, car elle peut être très hérissée et piquante, tout en étant toute douce à l'intérieur. Le Hérisson, donc, avait commencé par me certifier que Visconti n'avait pas pu entrer dans son magasin de dentelles. Pourtant, le cabotin s'était installé sur l'un de ses plus beaux coussins et avait fini par ressortir quelques heures plus tard. Il avait été escorté jusqu'à chez moi, sous les yeux de toute la cour. Alors que j'avais envie de l'étrangler, je me suis contentée, les dents serrées, de lui intimer un : « Rentre ! » glacial et distant, parfaitement consciente du grotesque de la situation, mais tellement heureuse de le retrouver sain et sauf. Quelques minutes auparavant, j'avais ouvert le couvercle de la poubelle commune, persuadée de le retrouver entre deux sacs, le cou tordu…

Visconti dans un tiroir © Catherine Jordy

Visconti dans la cour © Rémy Loos

Passe, passe le temps…

Mais le bonheur n'a qu'un temps. Quand on consulte les fiches d'identification des dites « races » félines, on apprend que le Birman a une espérance de vie maximale de dix-sept ans. Or, Visconti, qui avait déjà échappé de peu à la mort suite à une occlusion intestinale à l'âge de onze ans, cumulait déjà seize ans révolus. En forme et apparemment heureux car constamment choyé grâce, notamment, à la présence de ses nounous qui me remplaçaient efficacement quand j'étais en voyage (Rat des villes, Cunégonde, Mylène, Marguerite, l'Arlésienne, la Marquise, la Fée d'Uzès, le Geek et ses compagnes successives sans oublier Pierrette du Nord, pour ne citer que les principaux, toujours avec des noms d'emprunts). Visconti coulait des jours paisibles et réussissait à me calmer voire m'apporter une sérénité béate, ce qui n'est en soi pas une mince affaire.

Las, les jours étaient comptés, je le savais bien, et mon inquiétude croissait. Quand bien même je savais que l'inéluctable finirait par arriver, je n'arrivais pas à me projeter. Un détail en particulier me tourmentait plus précisément.

Visconti en 2019 © Catherine Jordy

Qu'allait devenir le petit corps de mon compagnon ? Je n'avais nulle part où l'enterrer, le moment venu. J'avais beau tourner la question dans ma tête, je n'y trouvais pas de solution, ce qui signifiait tout simplement que je n'étais pas prête. Je ne le serais sans doute jamais, me disais-je alors. Mais je me suis fait violence une fois pour toutes en décidant que j'allais profiter de chaque moment, voire de chaque instant passé avec mon petit compagnon de vie. Plusieurs fois par jour, Visconti était pressé sur mon cœur et remercié d'être encore là, ce qu'il accueillait par un ronronnement amical, la tête enfoncée dans mon cou et les pattes enroulées autour de mon bras. Je ne manquais jamais de lui dire qu'il était le plus beau chat du monde, ce qu'il accueillait avec un clignement des yeux et une mine satisfaite. J'étais gratifiée d'un soupir ronronnant et d'un relâchement total. Je n'étais plus en présence d'un tigre tout en griffes mais d'un marshmallow. Une peluche vivante.

*

* *

Et un jour funeste, c'est Gaspard qui est parti, à l'âge raisonnable de dix-huit ans, au terme d'une douce et belle vie depuis son adoption à la SPA. Sherlock et Watson étaient inconsolables, mais avaient veillé leur petit compagnon vaillamment, jusqu'au bout. Moi-même nounou de Gaspard, j'étais infiniment triste. La première fois que je suis retournée chez eux, la gorge nouée, je m'attendais à trouver insupportable leur immense appartement où les tic-tics annonçant l'arrivée du gentil et adorable félin ne résonneraient plus pour me souhaiter la bienvenue. Mais quelle ne fut pas ma surprise en découvrant, sur une étagère du couloir, deux bols miniatures contenant de l'eau et des croquettes devant une photo en somptueux noir et blanc de Gaspard qui me fixait droit dans les yeux, le regard pur et tendre. Je m'y noyais, de plus en plus émue et calme. Sans même y penser, je pris le gong pour frapper le petit bol tibétain à proximité et me laisser envahir de ses vibrations tintinnabulantes. L'autel était complété par de quoi faire brûler de l'encens, divers objets et un petit jouet. C'est à peine si je remarquai la boîte contenant les cendres du petit défunt.

Visconti et Gaspard chez Sherlock et Watson
© Catherine Jordy

La perspective du butsudan

Butsudan © Commons Wikimedia

Au fur et à mesure que mes amis, passionnés du Japon, m'expliquaient ce qu'était un butsudan, à savoir un autel des ancêtres devant lequel on pouvait se recueillir et se souvenir des êtres aimés, je me suis sentie apaisée et rassurée. J'avais enfin la solution à mon problème ! Voilà ce qu'il me fallait : un autel pour Visconti qui serait aussi, plus largement, voué à mes chers disparus. Un immense poids se dégageait de ma poitrine et les mois qui suivirent furent sereins et légers. Visconti bénéficiait de traitements qui l'aidaient, entre autres, à ne pas souffrir de son arthrose et se faisait régulièrement manipuler par son vétérinaire ostéopathe auquel il vouait une adoration en se laissant tout faire, dans une totale confiance.

Pendant le premier confinement, mon petit protégé a fait un AVC. Il a survécu, mais diminué, la vue et l'ouïe très affectées. Mon beau chat se mouvait comme un petit vieux, sans douleurs particulières, du lit à la fenêtre, puis du lit au fauteuil, puis du lit au lit, avec des détours vers la cuisine ou les toilettes, sans rien perdre ni de sa superbe ni de sa dignité. L'arbre à chat avait été déplacé et ne surplombait plus mon bureau en totem tutélaire mais avait été installé dans la chambre, avant que d'être transformé en échelle pour accéder au lit. Le Hérisson m'avait trouvé un morceau de tapis découpé aux exactes mesures de la petite marche supplémentaire soulageant les efforts du fier et élégant vieillard. Des bouillottes et des plaids assortis le réchauffaient dans ses paniers de repos.

Visconti dans son panier de repos © Catherine Jordy

Je trouvais tout de même que la vie était bien faite car, contrainte et forcée à rester chez moi, je pouvais m'occuper à loisir du précieux petit être sentient, ce qui était très favorable à ma santé mentale. La situation sanitaire a été telle que je ne l'ai pour ainsi dire plus quitté, déprogrammant les voyages qui n'avaient pas déjà été annulés. Je n'avais aucun mérite à me sacrifier pour rester avec lui ; les circonstances extérieures s'étaient chargées pour moi de prendre d'épineuses décisions.

Karan et Tara © Droits réservés G. D.

De leur côté, Sherlock et Watson ont adopté deux chats noirs issus d'une même fratrie, de superbes panthères nommées Karan et Tara, dont je suis l'une des fières nounous. J'aime à croire que l'une de nos conversations avait contribué à leur choix. Je leur avais rapporté un jour que les chats noirs étaient délaissés dans les refuges partout dans le monde, car ils sont censés porter malheur.
Visconti a fêté ses dix-sept ans en avril et a passé l'été tout doucettement, de plus en plus faible, mais toujours vaillant. Jusqu'à ce début du mois d'octobre 2021, où j'ai insisté pour voir son vétérinaire au franc parler, afin de lui demander son avis sur la conduite à tenir.

« Il en a marre », me dit le praticien lors de la consultation tenue un morne vendredi matin. Avec d'infinies précautions, la fin de vie fut évoquée, ce qui était également le diagnostic que la béotienne aveuglée que j'étais avait réussi à imaginer. Pour ne pas me heurter trop violemment, le vétérinaire évoqua la possibilité d'un nouveau rendez-vous le lundi suivant, afin de mettre un terme à ce qui risquait de se transformer rapidement en acharnement. J'avais déjà compris que c'était le moment et accueilli ce verdict avec calme. « Ce week-end, vous allez le chouchouter comme d'habitude, enfin, encore plus ».

C'est bien ce que j'avais l'intention de faire. Toutes les nounous furent prévenues et la plupart sont venues faire leurs adieux. Cunégonde, notamment, les yeux gros, m'a apporté des cosmos de son jardin et a bercé avec une douceur infinie celui à qui, lors de ses visites en mon absence, elle allumait la radio pour qu'il entende de la musique, celle qu'il avait en permanence avec moi. Sont arrivés ensuite Watson flanqué de Sherlock qui, en larmes, a posé ses mains sur le corps presque froid du petit patriarche (octogénaire en équivalent humain). Cette action a été plus efficace que toutes mes bouillotes : le corps de Visconti est resté chaud toute la journée. Le dimanche en fin de matinée, le Geek est venu voir Vivi, comme il se plaisait à l'appeler, qui s'est lové contre lui, sur le canapé. À l'heure du déjeuner, le Geek n'a pas touché à ses plats posés à proximité pour ne pas déranger la sieste du petit chat. Ce n'est que vers la fin de l'après-midi qu'il s'est sustenté, profitant d'une phase de réveil de Visconti.

Cocooning © Rémy Loos

Le lundi matin, je n'ai pas mis Visconti dans son panier de transport, mais l'ai porté sur l'une de ses couvertures préférées, en essayant de garder le port fier qu'ont les maîtres de cérémonie, tant que faire se pouvait. J'ai emmené avec moi les cosmos de Cunégonde. Il m'a semblé que, de toutes les fleurs que j'avais à disposition à ce moment-là, avec un nom pareil, les cosmos étaient parfaitement appropriés pour l'accompagner dans son grand voyage. Visconti a d'abord été endormi avant qu'on le laisse partir définitivement. Quand tout a été terminé, je l'ai vu détendu et je me suis souvenue des derniers portraits qu'on faisait des êtres chers, jusqu'au début du XX^{e} siècle. J'ai trouvé que mon Sacré de Birmanie était aussi beau que feu le chat de Géricault qu'on peut admirer au Louvre. Ce grand peintre est l'un des êtres les plus sensibles et empathiques que je connaisse et l'amour qu'il devait porter à son chat est palpable. En tout cas, pour moi, c'est une évidence, chaque coup de pinceau en témoigne. Alors que je n'aurais jamais imaginé que je puisse faire cela, j'ai spontanément pris une dernière photo de Visconti, décidément digne et magnifique jusqu'au bout.

Dernier portrait de Visconti © Catherine Jordy

Un après de consolation

Le Chat mort, Théodore Géricault © Musée du Louvre

Rentrer dans un intérieur vidé de son âme est bien difficile. Mais le Rat des villes était aux petits soins. Par ailleurs, les invitations de Cunégonde, Mylène, la Marquise, Pierrette et les autres faisaient que je ne dînais pour ainsi dire plus chez moi. Le Geek m'envoyait par textos des « hello du matin au turbin », des « bises du soleil avant l'hiver » ou des « coucous du soir ». Des lettres de condoléances sont arrivées par la Poste. Le quotidien et la reprise des cours a fait le reste.

J'avais dit à tous que j'allais moi aussi élever un butsudan à Visconti et les dons ont afflué. Le Hérisson, d'origine extrême-orientale, m'a apporté un support orné d'un trèfle à quatre feuilles pour l'encens, une petite boîte avec à l'intérieur un mode d'emploi pour la méditation, un joli cadre Napoléon III pour la photo. Mylène a déposé un bol tibétain et a plastifié les images, Pierrette du Nord est venue purifier l'air de l'appartement avec de l'encens, cérémonie ô combien consolatrice et apaisante pour les amis présents ce jour-là, dont la Fée d'Uzès, sous le charme. Une petite boîte contenant les cendres de Visconti est arrivée et complète l'autel provisoire. En effet, il manque l'armoire caractéristique des butsudan, remplacée pour le moment par un petit plateau surmonté d'un portique encadrant un bouddha de jade. Jour après jour, les cadeaux, parfois une simple pierre, continuent à arriver dans mon chez-moi que j'ai d'abord délaissé, où les livres se sont accumulés sans être rangés, où plus rien ne m'attirait l'œil. Fatigue, dépression ou les deux, le deuil était enclenché.

Le musée Gustave Moreau © Droits réservés

Orphée et Heurtebise dans *Orphée* de Jean Cocteau, 1950 © Droits réservés

En novembre, j'ai accompagné mes étudiants américains à Paris. Avant de repartir, profitant de mes quelques heures de liberté, je suis allée voir l'exposition que j'avais attendue avec tant d'impatience : celle des aquarelles de Gustave Moreau présentées dans sa maison-musée qui est, depuis que je me suis enamourée de ce peintre, un véritable lieu de pèlerinage pour moi. Avant de monter dans les ateliers pour admirer enfin ces aquarelles – conservées par un particulier – que je ne reverrai sans doute jamais toutes ensemble durant le reste de ma vie, je suis passée dans les appartements que mon Tatave avait lui-même mis en scène avant de disparaître, dans la perspective de créer un musée qui soit un témoignage pour les générations futures. Mais la petite pièce où je voulais me recueillir était fermée. Sur le point de repartir, vaguement déçue, j'ai tout de même osé adresser la parole à la jeune femme gardienne assise sur la chaise qui condamnait la porte.

« La chambre est fermée ? » « Ce n'est pas une chambre, c'est un petit salon ».

« Je sais bien, répondis-je. J'aurais aimé revoir le petit chat blanc ».

« Ah, vous connaissez le musée ! Bon, il n'y a personne, entrez… ».

Je l'aurais embrassée ! Dans la petite chambre, bien au centre, un autel qui ressemble furieusement à un butsudan européen. J'avais par le passé compris qu'il s'agissait d'un hommage à un chat ou à d'autres disparus, mais n'avais pas fait le rapprochement, puisque je n'en avais pas compris l'importance, avec les autels des ancêtres et la fascination qu'exerçait l'Orient sur mon Tatave. Je me suis sentie en parfaite harmonie avec mon peintre de prédilection, une fois de plus. Mais je n'ai pas osé laisser perdurer ce sublime et fugace instant, de peur de mettre dans l'embarras mon Heurtebise du moment. Me tournant vers elle, je pris tout de même la peine de lui expliquer rapidement à mots mesurés que j'étais en train de concevoir un autel pour mon chat récemment disparu et mes ancêtres et que je me laissais, une fois encore, inspirer par mon artiste préféré. Loin de me toiser comme une folle égarée, elle me réconforta doucement :

« C'est bien de faire un autel pour ses proches, j'ai ça aussi chez moi ».

Je n'ai même pas pris de photo de la chambre, persuadée d'en trouver dans mes livres ou mes archives et me suis délectée dans les étages supérieurs des sublimes aquarelles de Tatave, malheureusement pas du tout à leur avantage, elles, dans les livres. Aucune reproduction ne peut restituer leur éclat et leur beauté délicate. J'ai oublié de préciser qu'il s'agissait des illustrations des *Fables* de La Fontaine, dont on fête l'anniversaire de la naissance et que les aquarelles de Gustave Moreau représentent toutes sortes d'animaux, tous plus justes les uns que les autres, véritables miroirs où nous sommes invités à nous regarder. Pour le moment, je n'ai pas encore retrouvé de photos de l'autel de la petite chambre, si intime et presque tabou pour moi ; le souvenir est vague, je ne me rappelle pas très bien. Mon conscient ne veut pas plagier, singer ni même pasticher l'autel personnel de mon discret et secret Tatave ; on verra bien ce que me dictera mon inconscient…

Le Rat de ville et le Rat des champs de Gustave Moreau, 1881, collection particulière © Droits réservés

En décembre, il a fallu songer aux préparatifs de Noël et à l'arrivée de mes amis de Bordeaux. Il a été nécessaire de ranger et décorer l'appartement, ce qui a fait un bien fou. Pom-Pom, dont j'avais été la nounou il y a bien des années de cela, est arrivé avec sa petite famille pour une semaine, accompagné d'une petite chienne de deux ans, recueillie à la SPA. Punky s'est tout de suite sentie à son aise dans l'appartement, a essayé tous les coussins et doudous, s'est approprié les jouets à grelots, a mangé dans la vaisselle de l'absent sur son petit plateau presque d'argent et apporté de la vie dans les lieux.

Sapin © Catherine Jordy

Le soir du Réveillon, j'ai reçu entre autres présents une boule de Noël où était gravé le nom de Visconti. Plusieurs bédéastes et illustrateurs avaient déjà accepté de me faire des dédicaces ou des œuvres sur lesquelles figurait mon petit chat. Ma collection s'agrandit et les images se multiplient. Pour une historienne de l'art, quoi de plus gratifiant et naturel que de garder des souvenirs et de perpétuer la mémoire par l'intermédiaire de médiums de toutes sortes : aquarelles, photos, dessins, dédicaces, boules de Noël, marque-pages et autres fantaisies ?

La petite famille bordelaise s'en est retournée et elle me manque déjà. Punky me manque aussi. Heureusement, le toutou est reparti avec l'un des doudous les plus confortables de Visconti et deux de ses jouets. Moi qui ai toujours cru au Père Noël, car j'ai été constamment couverte de cadeaux, au propre comme au figuré, j'espérais secrètement que sous le sapin, un chaton surgirait. Pour le moment, la maison est encore vide, mais je suis prête à accueillir une nouvelle boule de poils, à condition qu'elle ait envie de rester avec moi et me le fasse comprendre. Chaton ou adulte, peu importe au final. Même s'il n'est pas gâté par la nature, il faut que je puisse le trouver très beau. Je promets de me consacrer à son bien-être et de lui dire autant qu'il le faudra qu'il est le plus beau chat du monde, puisque j'en serai intimement convaincue. Il ne remplacera pas Visconti mais j'aime à croire que mon superbe Comte de Birmanie lui servira d'ange gardien, m'évitant de renouveler les inévitables erreurs que j'ai pu faire par ignorance, maladresse et impétuosité.

Je suis prête et j'attends patiemment notre rencontre à venir. Je crois que j'aurai moins peur de perdre mon prochain compagnon de vie…

Punky © Droits réservés M. L.

Dédicace d'Armel Gaulme © Armel Gaulme

Autel provisoire
©
Catherine Jordy